

Festival de la Cité, liesse programmée

PLEIN AIR La nouvelle directrice Myriam Kridi l'a réalisé l'an dernier. Le Festival de la Cité appartient aux Lausannois et est rivé au cœur historique de la ville. Du coup, la fête empiète parfois sur l'art, mais c'est bien aussi

MARIE-PIERRE GENECAND

Un quart d'heure au moins. Mais une demi-heure est préférable. Si, d'ici à dimanche, vous souhaitez voir du cirque ou de la danse au Festival de la Cité, vous avez intérêt à anticiper. Car le rendez-vous chéri des Lausannois, qui est revenu dans son cœur historique pour sa 46^e édition, n'a pas attendu le week-end pour déborder.

Mardi, soir de première, la bière coulait déjà à flots et les spectacles étaient déjà pris d'assaut. Les grands concerts, eux, s'en sortaient mieux, avec un placement debout et plus spacieux. Chaud ambiance, donc, du thermomètre aux pavés. C'est parfait pour les recettes qui représentent 20% des deux millions de budget, c'est moins bien pour les artistes qui jouent devant un public un rien volage et dissipé.

Volage? Oui, parfois, la représentation est à peine entamée que des rangs entiers se lèvent et partent. C'est que, à l'instar de la Fête de la musique, parce qu'ils ne paient pas, certains spectateurs font du tourisme culturel. Ils disposent des 86 spectacles et concerts comme on dispose d'un buffet *free* et richement dressé. Dès qu'ils sont moins passionnés, ils zappent. C'est un peu rageant, mais c'est le lot de la gratuité et de la proximité.

Le festival en trois pôles

L'an dernier, on s'en souvient, la nouvelle directrice Myriam Kridi avait imaginé une Cité en trois pôles répartis le long du



La troupe du Brésilien Bruno Beltrão a subjugué le public avec ses danses de rue. Elle manie un vocabulaire inspiré du hip-hop, avec de belles fulgurances. (GENNARO SCOTTI)

Taillés comme des gladiateurs, les danseurs de Bruno Beltrão font de la scène un tremplin, voire un champ de mines sur lesquelles ils explosent

M2, de la Sallaz à Ouchy, en passant par la Riponne. Le défi avait été relevé, mais il avait déçu les Lausannois attachés à leur liesse estivale entre le château et la cathédrale. Cette nouvelle disposition avait pourtant cet avantage: vu l'éloignement, le public regardait le programme attentivement et choisissait vraiment. Avec la Cité dans la cité, les gens se baladent et se dirigent au son, à l'instinct. C'est aussi bien: mardi soir, au gré de ce hasard, on est tombé sur une perle de

rock minimal japonais, le groupe Goat, invité dans le Réceptacle, un lieu chaleureux installé derrière le jardin du Petit Théâtre. L'ennui, c'est qu'il y a parfois maldonne. Parce qu'ils se produisaient sous le chapiteau de La Nomade, les danseurs de *Dive* ont dérouté un large public familial venu voir du cirque. La consigne de ce mercredi est claire: les ouvreurs et ouvreuses devront informer les longues files d'attente que *Dive* est une pièce de danse immersive, non

un spectacle de jonglage ou d'acrobatie.

Jongleurs métaphysiques

Le jonglage. Il avait mardi soir ses dignes représentants. Les facétieux Ea Eo, des Belges allumés qui font de cet art une expérience de vie. Ils jonglent à deux ou trois, mais non pas en se lançant les massues dans un ballet à distance. Ils utilisent leur corps, le rebond d'un torse, d'une épaule, le creux d'un coude pour tisser une jonglerie articulée qui rappelle que toute relation

humaine est affaire d'équilibre. De la dentelle, l'humour en plus. Et lorsqu'un duo homme-femme ajoute des portés acrobatiques au lancer de balles, le public a le souffle coupé. Grand succès.

Succès aussi, et émotion pure face aux danses de rue de Bruno Beltrão. La *team* ou plutôt la *crew* du Brésilien qui vient de séduire Hambourg, Vienne et Marseille, a subjugué l'audience lausannoise avec son vocabulaire inspiré du hip-hop, tout en saccades et en embardées. Taillés comme des gladiateurs, les dan-

seurs font de la scène un tremplin, voire un champ de mines sur lesquelles leurs corps explosent en dizaines de combinaisons fulgurantes et énervées. Rien de cool dans ces jeux de mains et jeux de pieds enfiévrés. Mais l'expression d'une survie, d'une faim, d'une nécessité. A la fin, le public s'est levé.

Danser dans le noir

Debout, les spectateurs l'étaient d'emblée pour le concert de Gaye Su Akyol. Au Grand Canyon, la chanteuse turque, transformée en princesse domina avec cape et cuis-sardes, a envoûté ses fans avec ses mélodies orientales recadrées par la rythmique binaire du rock. Bien, mais sans éclat attendu. Par contre, à la toute fin de soirée, les Portugais de Throes+ The Shine ont électrisé la scène avec leurs titres qui claquent comme du rap et secouent comme de la samba. Il s'agit de kuduro, genre mixte où l'on trouve encore des rythmes électroniques et des sonorités d'Afrique. Sapés comme des dieux de la rue congolais, les leaders ont embrasé le ciel lausannois.

Mais le festival de la Cité, ce sont aussi des formes plus discrètes, sous toit. Il y a, à ne pas manquer, *Mecanoid*, le très joli manège d'automates pour squelette désarticulé, orchestré par Pierre Bastien au Caveau 12. Il y a aussi le très hype Tino Sehgal, qui, l'automne dernier, a créé la sensation au Palais de Tokyo en parsemant la musée parisien de ses installations humaines.

Ici, pour *This Variation*, même topo, en plus petit. On entre dans la salle de gym Pierre Viret. L'espace est blanc, mais plongé dans le noir. On n'y voit goutte. On entend juste des rythmiques, *beatboxes* humaines, et des chants. Alors on danse puisqu'on se croit invisible. Petit à petit, nos yeux s'habituent à l'obscurité et on réalise en souriant qu'on a dansé pour la galerie. L'artiste cherche précisément cet effet: brouiller la frontière entre l'acteur et le spectateur. C'est réussi. ■

Festival de la Cité, jusqu'au 9 juillet, Lausanne. www.festivalcite.ch

Simone Veil et la Suisse: l'ombre de 1945 à Nyon

SOUVENIRS C'est au Panthéon que reposera Simone Veil, à laquelle un hommage solennel de la République française a été rendu mercredi. «Le Temps» a retrouvé la trace de ce qui resta longtemps une blessure pour cette femme d'exception: son séjour à Nyon, fin août 1945

Le Panthéon, aux côtés de son mari Antoine Veil, disparu en 2013. C'est dans ce temple de la République française que reposera Simone Veil-Jacob, selon la volonté exprimée par Emmanuel Macron, à l'issue de l'hommage rendu aux Invalides à l'ancienne ministre, décédée le 30 juin. Une première. Jusque-là, seul Victor Hugo avait été transféré, dès sa disparition, dans ce mausolée des «grands hommes». Simone Veil y retrouvera trois autres femmes: Marie Curie, Germaine Tillion et Geneviève de Gaulle-Anthonioz.

Cette dernière, grande résistante, est d'ailleurs à l'origine d'un épisode qui, toute sa vie, assombriera la relation entre l'académicienne française et la Suisse. Nous sommes début août 1945. Simone Jacob vient d'avoir 18 ans. La jeune femme, arrêtée par la Gestapo en mars 1944, est

revenue en France le 23 mai 1945, de retour du camp de Bergen-Belsen. Avec sa sœur Madeleine, elles y ont passé leurs dernières semaines de déportation, après le camp d'extermination d'Auschwitz, puis Bobrek.

Le typhus a emporté leur mère, et faillit terrasser Madeleine, sauvée de justesse par les soldats anglais. Dans plusieurs documentaires et livres, Simone Veil racontera son effroi, alors, de ne trouver personne à qui raconter ce qu'elle venait de vivre. Le génocide commis contre les juifs est tu. En France, la police et l'administration, complices comme une grande partie de la population, préfèrent semurer dans un silence coupable. L'heure est à l'éloge des résistants.

Deux sœurs, deux tragédies parallèles

Deux jeunes femmes incarnent ce combat héroïque que les Français de l'après-guerre et les Suisses – voisins épargnés par ce conflit effroyable – portent alors au pinacle. La première est la nièce du général de Gaulle, Geneviève de Gaulle, dont le père Xavier (frère du fondateur de la France libre) a été nommé à la fin de 1944 consul général de France à



(1974 KEYSTONE-FRANCE)

Genève. Déportée à Ravensbrück, la jeune femme alors âgée de 25 ans est revenue de ce camp presque aveugle. Remise sur pied sur les bords du Léman, elle entreprend une tournée de conférences pour récolter des fonds afin de venir en aide aux ex-déportées.

A la gare de Cornavin par où transitent les convois rapatriant les déportés à destination du sud de la France, Geneviève de Gaulle a installé des centres de secours. C'est sur l'un de ces quais qu'elle revoit Denise Jacob, chancelante au sortir

d'un wagon. Denise, née en 1924 (et décédée en 2013), est l'une des sœurs aînées de Simone, benjamine des Jacob. Engagée dans la Résistance, la jeune femme a été arrêtée au début de 1944 par la Gestapo de Lyon du sinistre Klaus Barbie, dont les archives du procès de 1987 viennent, coïncidence, d'être ouvertes par la France. Denise Jacob a ensuite connu Ravensbrück, où son chemin a croisé celui de Geneviève de Gaulle. Elle n'a jamais été identifiée comme juive. Simone et Denise. Deux sœurs. Deux tragédies parallèles.

Convalescence à la montagne

C'est Denise qui, de retour en France au même moment que sa cadette, conseille à celle-ci de se joindre aux jeunes femmes résistantes déportées pour lesquelles Geneviève de Gaulle et d'autres organisent une convalescence en Suisse, à la montagne. Cet épisode, que l'ancienne ministre racontera dans sa biographie *Une Vie* (Livre de Poche), a été retracé en détail par les historiens Eric et Brigitte Monnier-Exchaquet dans *Retour à la vie. L'accueil en Suisse romande d'anciennes déportées françaises de la Résistance (1945-1947)* (Ed. Alphil).

Direction Nyon, où Simone Jacob est recensée le 17 août 1945 par le contrôle de l'habitant, autorisation 2625. La villa où elle réside, avec d'autres jeunes femmes, est celle d'un banquier, Alfred Gonnet. Les frais de séjour et d'accueil sont assumés par les fonds rassemblés en Suisse par le «Don pour les victimes de la guerre». Mais l'histoire de ces femmes n'est pas celle de Simone. Même sa sœur, s'empare-t-elle, «ne pourra jamais comprendre».

Denise, comme Geneviève de Gaulle, parcourt les villes de France. Les ex-résistantes y retrouvent leurs camarades de la clandestinité. Les procès des responsables de l'Occupation les amènent à témoigner, à dire leurs souffrances. Pour les déportées juives qui ont échappé à la Shoah, rien. «Si nous n'avons pas parlé, c'est parce que l'on n'a pas voulu nous entendre», dira plus tard Simone Veil, première présidente de la Fondation pour la mémoire de la Shoah. «Parce que nous gênons. Profondément, nous gênons.»

De Nyon, Simone Jacob ne partira pas vers Villars ou Crans-Montana. Elle restera deux semaines au bord du lac, outrée par l'accueil «de dames patronnesses» fait à ces jeunes femmes qui ont tant souffert

dans leur corps, révoltée par les cours de dactylographie qui leur sont proposés alors que, de l'autre côté de la frontière, la France réapprend à vivre en paix avec ses cauchemars. «D'autres déportées juives, elles aussi reçues au milieu des résistantes, ont apprécié ce séjour de repos, cette parenthèse après l'horreur», expliquent Eric et Brigitte Monnier-Exchaquet, qui ont retrouvé près de 200 de ces «pensionnaires».

Nyon, lieu de transit, restera la seule destination de Simone Jacob en Suisse, pays avec lequel ses relations, ternies par ce séjour, demeureront compliquées. Longtemps, la femme politique française exprimera ses réserves sur l'attitude helvétique durant le conflit, décortiquée par le rapport de l'historien Jean-François Bergier publié en mars 2002.

«Son livre, très sévère sur ce séjour, avait définitivement fermé cette parenthèse helvétique qui, pour elle, fut celle de l'incompréhension absolue de la souffrance des déportées juives» concluent Eric et Brigitte Monnier-Exchaquet. ■

RICHARD WERLY, PARIS
@LWerly